

L'Orientation lacanienne 2008-2009
Jacques-Alain Miller

Choses de finesse en psychanalyse
IX

Cours du 11 février 2009

Ca m'amuse qu'on prenne comme allant de soi la distinction entre l'enseignement et la recherche, la recherche qui serait silencieuse, mutique, et l'enseignement qui serait loquace. Sans doute supposent-ils que l'enseignement, au moins tel qu'ils le conçoivent, est une répétition, alors que le nouveau serait l'apanage de la recherche. Ce que je peux dire, c'est qu'au moins ici, au moins pour moi, au moins pour l'illusion que j'ai, si ça n'est que ça, ça ne vaut pas : j'ai le sentiment – je ne peux dire que ça – que c'est une recherche que je communique. *Une recherche*, je vois ça comme ma réponse à ce qui me force à penser, pour reprendre une expression de Martin Heidegger. Etre en rapport avec ce qui vous force à penser, c'est, à mon sens, la seule recherche qui vaille. Ca n'est pas libre, ça n'est pas spéculatif, ça n'est pas une rêverie, c'est bien plutôt une contrainte, de l'ordre de celle que Lacan désignait quand il imputait son effort d'enseignement à son surmoi. S'il n'y a rien qui vous force à penser il n'y a aucune raison de faire semblant sinon de convenance sociale.

Mais il se trouve que, dans la psychanalyse, que je pratique, il y a quelque chose qui me force à penser.

Ma pratique ne me produit pas une satisfaction telle qu'elle me permettrait de dormir. Oui, j'ai dit *dormir*. Au début de ma pratique – je vais l'avouer en ce jour de grève (*rires*), parce que ça me revient comme ça –, au début de la pratique, je l'avoue, une ou deux fois, peut-être trois (*rires*), il m'est arrivé de m'endormir en séance. Il y a un ou deux patients à qui c'est arrivé, qui ont très bien pris ça (*rires*), un même, je crois, que ça a rassuré (*rires*) sur l'ordinaire de ce qu'il pouvait raconter, le troisième est parti (*rires*), je ne peux pas le blâmer entièrement (*rires de JAM et de la salle*), je crois savoir d'ailleurs que ça lui a été une indication qu'il n'avait pas à poursuivre la psychanalyse. Je suppose que ça m'est arrivé, certainement, parce que j'étais fatigué, mais enfin parce que, sans doute, les débuts de la pratique m'apportaient une profonde satisfaction. Si ça ne m'est plus jamais arrivé depuis lors c'est sans doute que cette satisfaction s'est évanouie et que la pratique me force à penser, au moins me force à penser à la psychanalyse comme telle. Et c'est, de cette inquiétude, de ce souci, que je nourris, au fil des années, ce que je dévide devant vous.

Si je jette un regard en arrière sur le Département de psychanalyse, je pourrais être tenté de dire que ça n'est pas un succès. Il a été fondé dans la foulée de mai 68, voici quarante ans, c'était une blandice offerte à la révolte étudiante de l'époque, qu'on a cru tempérer, tamponner, satisfaire – entre autres – avec cette création, et depuis lors le Département de psychanalyse n'a pas essaimé.

Il est resté unique dans l'université française. C'est un lieu de mémoire, si je puis dire. Et je n'ai rien fait pour l'étendre, il faut bien que je le reconnaisse. C'est que j'ai fait moi-même mon évaluation : il était vraisemblable que je n'y arriverais pas ; j'ai fait un calcul selon lequel les efforts que j'aurais à déployer pour édifier, dans l'université française, un secteur de psychanalyse ne vaudraient pas la chandelle ; et si, par extraordinaire, j'y réussissais, ça ne ferait pas forcément de bien à la psychanalyse. Et donc je me suis accommodé de ce splendide isolement.

Au cours de ces années, ce que j'ai pu développer s'est étendu largement hors de l'université. D'abord les Sections cliniques. Il y en a une au Département, j'en ai créé 24 autres à travers le pays et dans la Belgique francophone, il y a plus de 2000 étudiants qui y sont inscrits, ça mérite d'être considéré comme une petite université privée. Je l'ai étendue aussi hors de la francophonie, essentiellement dans le reste de l'Europe et en Amérique latine. Et puis je me suis consacré à créer des Ecoles de psychanalyse. Il y en a maintenant 7 dans le monde, qui se réfèrent à l'orientation lacanienne. C'est un bilan honorable, même s'il ne peut pas être inscrit au registre de l'université française, laquelle, dans le même temps, s'est trouvée étranglée par elle-même, pour une part, et par l'action persévérante de sa tutelle étatique. On en est aujourd'hui à la grève générale, ou peu s'en faut, des universitaires, dont je ne veux pas me désolidariser comme on dit – donc je fais grève.

Ca ne m'empêche pas de nourrir des projets, dont je peux vous faire part aujourd'hui, justement parce que je ne place pas des espoirs démesurés dans le résultat de cette grève. J'entends donner une place plus importante à l'enseignement de la psychanalyse en France en créant – je pense y parvenir à partir de la rentrée prochaine, au moins en en posant les bases – un Institut lacanien, à Paris, qui voudra donner une assise et un écho plus importants à ce qui jusqu'à présent s'accomplissait sous l'égide des Sections cliniques. Dès lors qu'est en préparation un décret qui fera passer dans l'effectivité la loi sur le titre de psychothérapeute – ça se trame ces jours-ci sous l'œil et la vigilance des plus hautes autorités de l'Etat –, il y a, me semble-t-il, une ouverture pour installer un établissement d'enseignement qui pourra distribuer ce titre légal, lequel sera vraisemblablement dans l'avenir une des principales portes d'entrée dans la profession de psychanalyste si c'en est une. Eh bien, mon intention est que l'orientation lacanienne y soit présente et qu'elle puisse accueillir, au niveau prescrit, qui sera vraisemblablement celui dit du Master 2, ceux qui veulent s'engager dans cette carrière. Je vous livre ici ce projet qui est encore à remanier en fonction des textes légaux qui sortiront. Ce sera ma contribution – hors les murs, toujours, bien forcé – à la vitalité de l'université française. Je regrette que ses règles, ses habitudes, ses mœurs n'aient pas permis que les 24 Sections cliniques que j'ai pu installer trouvent place en son sein mais seulement sous l'égide du Département de psychanalyse. Il n'en a pas tenu à moi. L'ambition d'un enseignement méthodique de la clinique psychanalytique a trouvé heureusement d'autres relais que ceux qui lui étaient refusés par l'organisation du savoir telle que conçue dans notre pays.

Donc je fais grève, mais tout de même, comme je suis là et vous aussi, je vais dire quelques mots dans la suite de ce que je vous ai amené la dernière fois – mais enfin c'est la grève (*rires*).

J'ai donc, la dernière fois, relancé le mot de fiction.

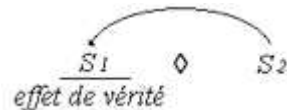
Ce mot était appelé, était convoqué par cette expression, qui figure dans le dernier des *Autres écrits* de Lacan, la vérité menteuse : *la vérité menteuse* précise, commente le terme de fiction. Quel est l'accent à mettre sur l'adjectif *menteuse* ? A mon sens, ça n'est pas opposer une vérité menteuse et une vérité véridique, c'est tenir pour essentielle, constitutive, l'alliance de la vérité et du mensonge. Le poète – et bien d'autres choses aussi, le romancier, le politicien –, enfin le

poète Aragon, qui était de la génération de Lacan, lequel lui rend hommage dans son Séminaire XI pour dire l'écho et la sympathie que lui inspirait son œuvre, Aragon, donc, avait formulé, dans les années 60, quelque chose qu'il appelait le mentir-vrai. Ça n'est pas sans rapport avec la vérité menteuse. Mais enfin le mentir-vrai, c'est un mensonge qui rejoint, qui révèle la vérité. La vérité menteuse, telle que je l'entends, dit tout de même autre chose, qui est plus radical, ceci : *La vérité est elle-même un mensonge.*

Et ça n'est pas rien que de le dire quand le dit quelqu'un, Lacan, qui avait fait, de la vérité, le pivot, le ressort de l'expérience analytique.

Mais à vrai dire – si j'ose dire – la notion que la vérité est intrinsèquement mensongère, c'est ce que comporte la notion d'effet de vérité. C'est ce que comporte de repousser la vérité en position d'effet, un effet dont la cause – s'il y a effet il faut bien identifier la cause –, dont la cause est le signifiant, et précisément l'articulation des signifiants entre eux.

Techniquement, ça s'écrit en plaçant une articulation signifiante réduite au minimum entre un signifiant et un autre et en indiquant que le retour du second signifiant sur le premier a un effet de vérité :



Mais c'est aussi parlant de laisser de côté cette représentation schématique pour se contenter de dire que l'effet de vérité se dépend de la parole : sans parole, pas d'effet de vérité. Et même : sans parole, pas de vérité. Il faut qu'il y ait un dire pour qu'il y ait quelque chose comme la vérité. Même l'écriture n'y suffit pas : l'écriture peut être seulement index, si on la déchiffre.

L'idée de vérité suppose qu'il y a une superposition du symbolique au réel, que le dit peut recouvrir le fait.

Le symbolique, le réel, que je cite, dont je me sers pour penser, qui me contraignent aussi à penser, sont deux dimensions, et par là, en tant que dimensions, elles sont homogènes, néanmoins, de nature, elles sont hétérogènes. Le symbolique est un ordre. A force de répétition Lacan avait fait passer dans le discours commun – au moins de ses élèves et puis ça a rayonné – l'expression d'ordre symbolique. Mais il n'a jamais été question d'ordre réel : on pourrait dire que c'est bien parce que le réel n'est pas un ordre ; c'est plutôt un chaos qu'un ordre ; le réel est fait d'éléments épars, désassortis. C'est de là que, par contraste, rayonne la splendeur du symbolique. C'est à l'occasion le miracle qui s'accomplit au début d'une analyse, où arrive un sujet, qui fait état de la façon dont il est ballotté par les circonstances, qui n'en peut mais, et, par les vertus de la narration, voilà que ça s'ordonne, que ça prend figure, que ça devient *son histoire* qui fait sens, que des répétitions surgissent.

- On peut le dire en utilisant la référence aux modalités, que Lacan a thématiques dans la partie médiane de son enseignement, mais auxquelles il avait recours d'emblée quand il opposait, dès son Rapport de Rome, en 1953, nécessité et contingence.

- La nécessité n'est concevable que dans le cadre de l'ordre symbolique, quelque chose comme une nécessité, c'est-à-dire un *ne cesse pas*, dont on est assuré parce qu'il est conditionné – par quoi ? – par un logiciel, par un axiome, par une formule, par une écriture, sans effet de vérité

variable : c'est ainsi que Lacan pouvait traduire la nécessité, c'est un *ne cesse pas de s'écrire*. D'où la définition du réel, vu à partir de l'ordre symbolique, comme l'envers de la nécessité, c'est-à-dire un impossible à écrire, un *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, dont il a donné la pointe avec la notion du rapport sexuel comme impossible à écrire. Et ça, le réel comme impossible, c'est le réel vu du point de vue de l'ordre symbolique : c'est un blanc, c'est ce qui n'a aucune formule écrite comme répondant, c'est ce qui ne s'inscrit qu'en négatif. Tant que Lacan a été happé, capté, transporté par la notion de l'ordre symbolique, par la notion de la toute puissance de l'ordre symbolique, eh bien ! il a tout simplement rejeté le réel hors de l'expérience analytique. Il a pu dire que, dans l'expérience analytique, il est question d'imaginaire, que le symbolique est là qui doit s'en emparer, mais que le réel reste à la porte. Il le dit encore, si mon souvenir est bon, en toutes lettres, au moins en toutes paroles, dans son Séminaire IV sur *La relation d'objet*.

- Néanmoins, si on fait abstraction de l'ordre symbolique – par hypothèse –, alors il se découvre la dimension de la contingence. Le réel n'est plus l'impossible, *le réel c'est le contingent*, c'est-à-dire, précisément, ce qui cesse d'être impossible, *ce qui cesse de ne pas s'écrire* – et on ne sait pas quand, ça ne se calcule pas. En définitive, si on fait surgir la formule – qui n'est pas dans Lacan, je m'empresse de le dire, elle est de mon cru, je l'essaye –, si on fait surgir la formule que le réel est contingent bien plutôt qu'impossible, alors, en effet, on peut s'apercevoir du rapport du réel et de l'inconscient, du mode de surprise sur lequel l'inconscient se manifeste. On ne sait pas quand le lapsus va interférer. On ne sait pas quand le rêve va porter pour vous un effet d'émotion que vous traduirez en termes de vérité. On ne sait pas quand vous allez faire l'acte où vous trébuchez et dont vous rendrez raison dans votre récit en disant *C'est pour ça*, y impliquant une intention.

- Il est sensible que nous sommes conduits à revenir des fastes de la nécessité narrative à l'humble contingence. Nous sommes contraints à l'écoute, qui est notre position dans l'analyse quand nous sommes analystes.

- Ces réflexions me font relire autrement une formule de Lacan, que j'ai déchiffrée jadis – combien de fois ? – dans son texte inaugural, « Fonction et champ de la parole et du langage », page 256 des *Ecrits* quand parlant de l'anamnèse analytique, de la revenue des souvenirs et spécialement des souvenirs d'enfance dans l'analyse, il disait : *Il s'agit là non pas de réalité, mais de vérité*, et il y impliquait la parole pleine – selon son expression du temps – qu'il définissait par son effet de, je le cite, *réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir*.

- Il faut donner tout son sens à ce verbe *réordonner*. Le préfixe *ré-* est de trop. Précisément, si ce sont des contingences, elles ne sont pas ordonnées. Elles n'acquièrent un ordonnancement que par l'ordre symbolique : l'ordre symbolique n'est pas à concevoir comme une structure immobile, l'ordre symbolique s'empare de ce qui n'est pas ordonné et lui impose un ordonnancement. Et singulièrement, cet ordonnancement, c'est une continuité, c'est un sens, c'est une intention, ce qui apparaît comme finalité c'est une intention qui fait sens, c'est un *ça veut dire*.

- C'est là que la vérité menteuse s'insinue : dans la transmutation de la contingence en nécessité. C'est au fond ce qu'on a toujours appelé en psychanalyse – pas Lacan – la rationalisation : ce qu'on appelait rationaliser, c'est surimposer au saugrenu un mensonge rationnel, un mensonge qui fait sens.

- D'emblée chez Lacan, dès cette formule initiale, on voit bien que la nécessité, ça n'était qu'une

construction, et que cette opération-vérité, qui s'accomplit dans l'analyse, qui fait sourdre la vérité de la contingence événementielle, cette opération-vérité qui donne sens et raison de ce qui est le cas, de ce qui arrive, de ce qui tombe dans votre vie, de ce sur quoi vous achoppez, cette opération-vérité, c'est une opération-mensonge.

• Lacan pouvait dire, à la page suivante, 257, *l'histoire constitue l'émergence de la vérité dans le réel*. D'où nous considérons cette proposition, nous ne pouvons que mettre à distance le singulier de la vérité puisque nous savons cette vérité éminemment variable. Et l'histoire, quelle compacité, quel fondement a-t-elle ? Transformer, comme nous y invite Lacan à la fin des *Autres écrits*, *histoire* en *hystoire*, avec le *y* grec de l'hystérie, c'est marquer, dans l'opération analytique, la dominance du désir de l'autre, au fond son défaut d'objectivité.

Histoire —→ *hystoire*

Alors, quel est le désir de l'autre, en l'occurrence ? Quelle est la réponse au *Que veux-tu ?* au *Che vuoi ?* si on l'adresse à l'analyste ?

Eh bien ! c'est un *Je veux du sens* : je veux que ça fasse sens, je veux que ça se coordonne, je veux que ce soit cohérent, je veux que ça se tienne, je veux que ça se raconte, je veux que ça se vérifie, je veux que ça se chante ! (*rires*) Ca, c'est le *Je veux* de l'analyste, tel que Lacan l'a mis au monde, c'est son baptême, c'est ainsi qu'il l'a baptisé en 1953. Et c'est précisément cet analyste qui veut du sens qu'il crucifie dans son tout dernier enseignement. Avec, en filigrane – ça n'est pas explicite, ça n'est pas développé, ça n'est pas chanté, mais enfin c'est tout de même indiqué – un analyste qui voudrait autre chose que ça.

Est-ce qu'un analyste peut vraiment ne pas vouloir de sens ? Est-ce qu'il peut ne pas vouloir d'un sujet qui *fausse attention* ? Alors qu'à l'occasion il réclame à l'analysant des rêves : Faites un effort pour vous souvenir de vos rêves ! Et que, bien entendu, il fait comprendre qu'il faut lui rapporter les événements les plus insignifiants, qu'il y a quelque chose à en faire. Et que, bien entendu, l'articulation même du discours analytique conduit l'analysant à construire, à tisser une trame de vérité menteuse, une trame de vérité variable, changeante, de vérité qui bascule incessamment dans le mensonge, qui n'est que transitoire, et à tisser cette trame à partir en effet des contingences passées et des contingences quotidiennes.

Le *Que veux-tu ?* l'adresser au patient, implicitement, comme le comporte le discours analytique lui-même, c'est de grande conséquence.

Que veux-tu ? en tant qu'il s'adresse au patient, c'est l'inviter à construire une volonté, un désir décidé, à construire, à partir de son désir, de l'invariable – alors que le désir, c'est une circulation, c'est extravagant, ça erre, c'est insaisissable, ça s'inverse, ça se défile, ça se montre à nouveau, ce n'est pas *une* volonté. Donc, l'analyse pousse le sujet à faire, de son désir, une volonté, et là, dans ce *pousse-à-la-volonté*, déjà s'insinue le mensonge. L'analyse demande au sujet de nommer son désir, mais ce qui se découvre – allons jusque là –, ce qui se découvre c'est qu'on n'arrive pas à nommer le désir, que le désir est rétif à la nomination, que le désir ne se transforme pas en volonté.

Tout ce qu'on arrive à cerner et à nommer du désir, c'est une jouissance.

A la place du *Que veux-tu ?* comme réponse on obtient essentiellement : *Ici, il y a jouissance*. C'est-à-dire qu'on obtient une localisation de la jouissance, articulée dans un dispositif

signifiant.

C'est ce que Lacan a appelé le discours du maître, où il présente l'articulation signifiante (*JAM écrit S1 et S2*), l'effet de vérité (*JAM écrit \$ sous S1*) identifié au sujet lui-même, comme barré, comme place vide où cet effet s'inscrit, et *petit a* (*JAM écrit a sous S2*) comme l'index de cette jouissance localisée qui est tout ce qu'on obtient en réponse au *Que veux-tu ?* Ca, ce que Lacan a appelé le discours du maître (*JAM écrit dM à gauche d'un cadre enserrant les quatre termes séparés de deux barres horizontales*), sous une autre face, je peux l'appeler sinthome (*JAM écrit sigma à droite de ce cadre*).

$$dM \begin{array}{|c|c|} \hline S_1 & S_2 \\ \hline \$ & a \\ \hline \end{array} \Sigma$$

J'appelle sinthome ce dispositif, si je dis qu'il est là avant tout pour produire de la jouissance, qu'il n'est pas là pour produire du sens, ou qu'il n'est là pour produire du sens que comme couverture de la jouissance, que sa finalité propre c'est la jouissance. Il y a une décoration éminente de l'ancienne Prusse, inventée par Frédéric II, je crois – peut-être cette décoration est-elle toujours en activité, je ne sais pas –, qui s'intitulait *Pour le Mérite*, en français. Eh bien, à ce dispositif (*JAM montre le schéma du sinthome*) on peut accrocher la décoration *Pour la Jouissance*. Tout pour la jouissance.

C'est dire, en termes freudiens, que c'est la domination complète du point de vue économique.

Et au fond ces trois éléments, *S1*, *S2*, *S barré*, ce n'est pas tellement qu'ils sont des signifiants ou des effets de vérité, ils sont des *foncteurs à jouir*, ils sont les éléments d'un appareil de jouissance.

Alors, la passe.

La passe a été conçue par Lacan comme un exercice de parole, comme un récit de l'analyse, comme un compte-rendu de résultat, qui invite à faire le compte des effets de vérité, à quoi s'ajoutait la distance prise par rapport à la jouissance localisée de *petit a*, la rupture du fantasme : comment les effets de vérité s'étaient accumulés en savoir et comment corrélativement le fantasme s'était trouvé fracturé. Donc, celui qui était appelé à témoigner, c'était un sujet fracturé : le sujet en tant qu'ayant pris ses distances avec la jouissance, et donc capable, si je puis dire, d'une vérité hors-jouissance. Et c'est pourquoi Lacan pouvait dire : *A ce niveau-là ça peut être scientifique*. Parce que ce sujet est capable d'une parole nettoyée de la jouissance, en tout cas nettoyée du fantasme et, par là, de la jouissance, et donc il peut témoigner du savoir extrait de son fantasme.

Au contraire, si on aperçoit cette articulation comme celle-là même du sinthome (*JAM montre le schéma du sinthome*), alors la partie jouée avec la jouissance au cours de l'analyse apparaît sous un autre jour. La question est moins de savoir ce qui a été extrait de la jouissance, ce qui a été extrait du fantasme, en termes d'effets de vérité, en termes de savoir, que de dire la satisfaction que j'ai réussi à extraire de mon mode de jouir. Car mon mode de jouir *est ce qu'il est*. Si je viens en analyse, c'est parce que, de mon mode de jouir, j'extrais une insatisfaction qui m'y oblige – et c'est pourquoi le dernier des *Autres écrits* de Lacan se développe sous l'égide des cas d'urgence c'est-à-dire ceux où l'insatisfaction est à son maximum. A cet égard, la passe est ce qui répond à l'urgence : c'est l'antonyme de l'urgence. La passe, c'est quand il n'y a plus

d'urgence, quand, de mon mode de jouir, comme tel invariable, que je ne peux pas traverser – à la différence du fantasme –, quand, de mon mode de jouir, je suis arrivé à extraire une satisfaction qui apaise mon urgence, mon souci, mon ce-qui-me-force-à-m'analyser.

Là où Lacan s'engage dans son tout dernier enseignement, c'est bien dans son Séminaire XX quand il lui apparaît que la réalité est abordée par les appareils de la jouissance et qu'il n'y a pas d'autre appareil de jouissance que le langage. Il lui apparaît alors que le langage lui-même est un appareil de jouissance, que le langage n'est pas fait pour le sens et pour la vérité – il n'est pas fait pour faire émerger la vérité dans le réel –, que le langage est *Pour la Jouissance*. C'est une question de savoir pourquoi Lacan, d'habitude si clair ! a été, dans son tout dernier enseignement, plus allusif, voire muet sur les conséquences de ce *Pour la Jouissance*. C'est sans doute que c'était une remise radicale de son point de départ et de ce qu'a voulu dire *être lacanien* pendant des décennies.

D'où nous sommes, nous ne pouvons pas ne pas voir ce point de départ comme la psychanalyse pensée à partir de la fiction. *Une fiction de psychanalyse*. Parce que mettant en scène, si j'ose dire, un inconscient sans réel, un inconscient *tout symbolique*, pur corrélat de l'interprétation en tant qu'elle réussit.

J'ai développé ça moi-même, il y a des années, qu'il était logique d'aller du connu à l'inconnu, que l'inconscient c'était l'inconnu, que ce qu'on connaissait c'était l'interprétation, et que le fait qu'elle réussisse démontrait, si je puis dire, que la substance de l'inconscient était la même que celle de l'interprétation. C'est-à-dire que l'inconscient avait structure de langage. Et j'ai poussé ça jusqu'au bout en énonçant jadis : *L'inconscient interprète*. Le réel, en effet, restait à la porte, et tout l'intérêt se portait sur les mécanismes de la chaîne signifiante, le refoulement, la dénégation, la forclusion, le déni.

En effet, si on laisse le réel en dehors, si sa fonction n'apparaît que sous les espèces de l'inertie des facteurs imaginaires, alors il est légitime de concevoir le patient comme sujet du signifiant.

Mais il en va autrement si on aperçoit que la finalité de l'appareil signifiant, c'est la jouissance.

Et c'est ça qui a conduit Lacan à écrire, une fois, dans la « Présentation » qu'il avait donnée, à ma demande, de la première traduction française des *Mémoires* du président Schreber, c'est ça qui l'avait conduit à dire, une fois, *le sujet de la jouissance*. S'il ne l'a pas répété c'est que ça ne tenait pas le coup. Il lui a fallu dix ans de plus pour sortir *le parlêtre*.

Le parlêtre, c'est sans doute l'être, qui n'est être que de parler – quand on ne parle pas on n'est pas un être –, mais le parlêtre, c'est essentiellement l'être, qui parle de sa jouissance, disons même ça en complément d'objet direct, l'être, qui *parle sa jouissance*, dont la jouissance est la raison dernière de ses dits.

Alors, le sujet de la passe était supposé, quand Lacan l'a inventé, être le sujet séparé de sa jouissance, qui a pu – entre guillemets – l'objectiver, s'en distancier.

La passe du parlêtre, ça n'est pas témoigner d'une traversée du fantasme, c'est l'élucidation du rapport à la jouissance, de comment le sujet a changé par rapport à ce qui ne change pas, son mode de jouir, et de comment se sont élaborés pour lui les variations de sa vérité, son chemin de mensonge.

Et donc c'est le témoignage d'un ratage plutôt que d'une réussite, sinon dans l'obtention d'une

satisfaction, dont il faut dire qu'elle *est*, car elle ne se démontre pas.

Il m'est arrivé cette année de citer et de commenter l'expression que Lacan avait employée en relisant son texte inaugural du Rapport de Rome, celui dont je dis maintenant qu'il nous présentait en fait un inconscient sans réel, Lacan disait qu'il y trouvait *la trace d'un rien d'enthousiasme*. Soyons clairs ! comme nous pouvons l'être maintenant. Ce texte, qui célébrait la toute puissance du symbolique, qui s'achevait sur le : *Da da da* du dieu Prajapâti, cité par T.S. Eliot, disons-le, le texte inaugural de Lacan dans la psychanalyse, est frappé au sceau de la manie, c'est-à-dire allégé du poids du réel. Nous avons une psychanalyse de fiction, qui s'est payée, dans son tout dernier enseignement, du poids accru de l'inertie et de la marque de la dépression, qui me paraît éclatante.

Eh bien, il nous en a soulagés.

Dans ce chemin maniaco-dépressif, si je puis dire, de l'enseignement de Lacan – je me permets ça –, dans ce chemin maniaco-dépressif, il nous reste, nous, à tracer une voie qui tienne compte à la fois des pouvoirs du signifiant et de la contingence du réel.

Je vous donne rendez-vous début mars, au revoir.